



TÉMOIGNAGES

13 récits de communautés qui
s'engagent pour la création



EcoEglise

S'engager pour la création

Témoignages

Vous tenez entre les mains un premier livret de témoignages de communautés qui s'engagent pour la Création. Le réseau est la force d'EcoEglise, et l'on retrouvera sans doute dans ces récits des échos des joies et des difficultés de nos propres communautés.



Ces témoignages ont été récoltés et rédigés par Léa Assir. Journaliste et médiatrice culturelle, elle a mis ses compétences et son engagement au service d'EcoEglise entre les mois de mai et juin 2024. A EcoEglise, nous lui sommes très reconnaissants pour son travail, et c'est avec enthousiasme que nous vous en présentons le fruit.

Et vous ? Vous avez aussi fait un petit pas vers le soin de la création ? Ou un grand changement ? Nous nous réjouissons d'entendre vos expériences et de les partager!

D'autres récits sont disponibles sur notre site, <https://ecoeglise.ch/a-propos/les-eglises-racontent/>



Dans ce livret...

Paroisse de Bévilard	3
Paroisse de Carouge	4
La Maison bleu ciel	6
Paroisse de Corsier-Corseaux	8
Culte louange à Yverdon	9
Temple de la Madeleine	10
Le Jardin Mêle-Ki-Pousse	12
Village Mosaïque	14
Maison de la Diaconie et de la Solidarité	16
Paroisse de Saint Prex-Lussy-Vufflens	18
Paroisse Saint Pierre d'Yverdon.....	19
Paroisse des Ormonts-Leysin	21
Paroisse de Moutier	22

PAROISSE DE BÉVILARD (BE)

Jean-Luc Dubigny est pasteur de la paroisse réformée de Bévilard. Sensible aux questions environnementales depuis longtemps, il intègre le soin de la Création à son ministère de différentes manières.



En 2023, la paroisse a proposé à ses membres de fabriquer un hôtel à insectes. Pour le pasteur, il était important que l'activité soit intergénérationnelle et « pas uniquement pour les enfants. » Les paroissien·ne·s ont ensuite partagé un repas en accord avec les principes de l'alimentation durable. « Au lieu d'apporter du jus d'orange, nous avons bu du jus de pomme local et du vin provenant du vignoble d'un village voisin », indique Jean-Luc. « Il y a des vignes cultivées par ici, malgré le climat pluvieux jurassien », ajoute-t-il avec un sourire. Aujourd'hui, les passant·e·s peuvent voir l'hôtel à insectes devant l'église, sur le chemin qui mène au cimetière. L'idée est d'y fixer une fiche explicative sur l'utilité de cette installation.

Pour 2024, l'objectif de Jean-Luc Dubigny est de réunir plus de monde autour de la thématique écologique. Pour l'année suivante, il souhaite proposer un World Café sur le thème de la transition. Le pasteur a d'ailleurs déjà co-organisé une série d'ateliers de transition intérieure dans la région. Le défi, pour lui, est de mobiliser les paroissien·ne·s : « C'est difficile d'aller au-delà du discours. **Tout le monde est d'accord pour dire que l'écologie, c'est bien, mais comment passer à l'étape suivante, à l'action?** Et je ne parle pas seulement d'éteindre la lumière ou de poser des panneaux solaires. **Pour moi, l'écologie est aussi une question communautaire.** »

C'est en communauté justement que, chaque été, un culte traditionnel est célébré à l'ombre d'un vénérable tilleul à l'entrée du temple. L'arbre, trois fois centenaire, est aussi ancien que la bâtisse. « Pour la petite histoire, raconte Jean-Luc, son tronc est en fait composé de trois troncs. Certains pourront y voir la symbolique du chiffre trois. » Quoi qu'il en soit, le tilleul fait partie de l'identité de la paroisse. Il sera même bientôt représenté sur son logo, remplaçant l'image actuelle – plus classique – du clocher de l'église.

PAROISSE DE CAROUGE (GE)

Dans le jardin de la paroisse de Carouge, fleurs, fruits et légumes s'épanouissent. C'est là que des enfants apprennent le soin de la création, les mains directement dans la terre.



Le jardin de vie. Voilà le nom du potager de la paroisse de Carouge, choisi par des enfants de l'Église évangélique libre de Genève. Lorsque la paroisse a réalisé son éco-diagnostic, le jardin était son principal atout, indique Carine Meyer. C'est elle qui connaissait l'outil et qui en a parlé dans sa communauté. Deux paroissiens l'ont alors rejointe, dont André Leitner.

André Leitner n'a pas attendu l'éco-diagnostic pour s'occuper du jardin. Il y a quelques années, voyant le terrain en friche, il l'a peu à peu transformé en un généreux potager qui ne

manque pas d'impressionner le voisinage. « Le Seigneur a mis plein de petites bestioles qui m'ont aidé », raconte-t-il. « Par endroits, le sol était plein de vers de terre. » Il a aussi introduit des gestes de permaculture comme le paillage qui permet notamment d'économiser de l'eau et de multiplier la vie microbienne.

De son côté, Carine terminait ses études gymnasiales. Pour son travail de maturité, elle a choisi de réaliser un projet pour les enfants dans le jardin de la paroisse. C'est ainsi que les premières actions du groupe se sont centrées sur l'enseignement aux enfants.

Leur approche est d'abord pratique. **Les enfants participent aux tâches de A à Z, de la préparation de la terre jusqu'à la cueillette et, bien sûr, la dégustation.** Certain-e-s ont la responsabilité des plantes qu'ils ont semées. « Si la plante souffre ou meurt, c'est une prise de conscience pour eux », explique André. « Ils comprennent que les plantes ont besoin de soin. Heureusement, ils apprennent aussi qu'il est possible de recommencer l'année suivante. » Carine relève également l'aspect symbolique du travail : « Les mauvaises herbes du jardin me font réfléchir aux mauvaises herbes qui poussent dans nos cœurs. »



André se souvient de la première fois qu'un groupe d'enfants est arrivé «avec des gants jusque-là», dit-il en indiquant ses coudes. Le voyant plonger ses mains nues dans la terre, les réactions ont fusé: «Beurk, c'est sale!» Le paroissien a alors invité les enfants à essayer. Plus tard, s'étant fait une entaille, il a placé un petit escargot sur sa peau pour que celui-ci la recouvre de bave. Les enfants ont à nouveau affiché une mine dégoûtée. «Je leur ai expliqué que la bave faisait office de pansement», se souvient-il. «Depuis, ils viennent sans gants. Et **les parents commencent aussi à s'interroger, pas par la moralisation, mais par la pratique.**»

Pour Carine, il s'agit de sensibiliser par l'expérience. Elle souligne l'importance d'initier un changement en profondeur, «et pas simplement de changer trois ampoules.» André ajoute: «Il faut qu'on le vive, le montre et qu'on emmène les gens avec nous.» Et cela va au-delà de la communauté: quand il s'occupe des rosiers qui donnent sur la rue, André discute parfois avec des passant·e·s. «La conversation s'engage facilement. L'ouverture sur l'extérieur est importante.»

Outre le jardinage à proprement dit, le groupe a proposé d'autres activités comme la fabrication d'hôtels à insectes, deux rencontres Détox' la Terre ou la participation à un videgrenier organisé par la Ville de Carouge. **Au marché, l'Église vend parfois des sirops préparés avec la menthe ou d'autres plantes du jardin dans des bouteilles consignées.** De plus, le mobilier extérieur est en grande partie récupéré. C'est le cas d'une grande table à manger qui, dans une première vie, était le bureau du pasteur.



«On reste un peu sur notre faim, remarquent Carine et André, mais **il faut accepter les limites de ce qu'on peut faire.**» La paroissienne évoque la difficulté de la disponibilité: «Tout cela prend du temps! Cela contraste avec la frénésie de notre mode de vie.» Elle s'étonne également de ne pas voir plus de jeunes impliqués. Il n'empêche que le résultat est là. «C'est le fruit d'un effort de six ans, dit André. La base est là et, chaque année, quelque chose de plus est construit par-dessus. Comme dans la foi.»

LA MAISON BLEU CIEL (GE)

À la Maison bleu ciel, l'écospiritualité a une place de choix dans les activités, les retraites et les ateliers proposés. Désireuse d'aller plus loin, l'équipe de ce ministère pionnier a notamment utilisé l'éco-diagnostic pour faire le point sur d'autres plans comme le bâtiment.

La Maison bleu ciel est un espace particulier. Ce n'est pas une paroisse traditionnelle, mais «un endroit où l'on essaie des choses différentes, pour un public qui ne va généralement pas à l'Église, bien que certaines personnes aient gardé un lien», explique Nils Phildius, pasteur du lieu. Chant, musique, méditation, clown, approches corporelles, écospiritualité... Diverses activités sont proposées dans cette bâtisse aux volets bleus. «Toutes sont en lien avec la spiritualité chrétienne», précise le pasteur. Car s'il ne reste pas grand-chose des formes d'Église, la figure du Christ, Dieu et les textes bibliques sont bien présents.

Cela fait près de deux ans que Nils est arrivé à la Maison bleu ciel. Dès le début, lui et son équipe ont eu le sentiment que quelque chose était à faire au niveau écologique. Le pasteur connaissait déjà l'éco-diagnostic. Il en a parlé, et c'est naturellement que le groupe est allé de l'avant. «Il y a une chose que nous n'avons pas faite, c'est remplir le questionnaire en ligne, car nous avons une résistance au système de médailles», se souvient Nils. Le groupe a donc imprimé le questionnaire. Après y avoir répondu, le constat était clair: «il y avait ce que nous pouvions faire et ce que nous ne pouvions pas faire».

L'équipe n'est pas propriétaire du bâtiment, certains aspects sont donc hors de son contrôle. Par exemple, elle ne peut pas décider de poser des panneaux solaires ou de changer l'isolation des fenêtres. En revanche, elle peut

dialoguer avec la commune et le service immobilier de l'Église protestante de Genève. Par chance, la maison dans son état actuel affiche un bilan «pas trop mauvais», indique le pasteur.

Là où elle a pris, l'équipe de la Maison bleu ciel a mis en place plusieurs mesures comme remplacer les éclairages par des ampoules LED, régler les chasses d'eau, installer des poubelles de tri et un système pour surveiller la température en continu, ou dépenser un peu plus pour n'acheter que du papier recyclé.

Les discussions n'ont pas encore abouti sur un élément central de la cuisine: la machine à café. «C'est peut-être ce à quoi on réfléchit le plus», plaisante Nils. Pour l'instant, le pasteur achète des capsules bio et compostables. À l'avenir, l'idée est d'acquérir une machine à café filtre qui permette de préparer de grandes quantités de boisson en produisant peu de déchets.

Dans le domaine des enseignements, «l'espace offre déjà beaucoup d'activités liées à la nature comme le land'art, ou le travail qui relie», remarque Nils. Il note aussi que les dernières propositions écospirituelles ont eu moins de succès que les premières. «Peut-être que nous avons fait le tour des personnes intéressées, ou peut-être que l'attention générale est tournée ailleurs actuellement», suggère-t-il. La question reste ouverte.

Côté mobilité, la Maison bleu ciel choisit désormais des lieux de retraite peu éloignés et accessibles en transports publics. Elle inclut les horaires des transports dans les informations pratiques envoyées aux participant·e·s. Résultat: la quasi-totalité viennent en train, estime Nils.

Sur un autre plan, la Maison bleu ciel est en train de transférer son compte bancaire vers une banque à des valeurs éthiques, écologiques et sociales. Des recherches sont également en cours pour trouver des solutions informatiques plus responsables, sans toutefois sacrifier le côté pratique. « Pour l'instant, notre site internet est hébergé par l'un des hébergeurs les plus... les moins mauvais sur le plan écologique de Suisse », rapporte le pasteur.

La question de l'équilibre est importante pour Nils Phildius. Non seulement entre la réalité

des besoins pratiques et les objectifs écologiques, mais aussi entre les sensibilités de chacun·e. « Certaines personnes veulent aller très vite, d'autres pas », constate-t-il. « Même au sein du groupe de l'écodiagnostic, il y a des différences. Quand on parle de nos vacances, par exemple, certains prennent l'avion et d'autres pas. »

Pour lui, il est nécessaire de trouver des façons d'en parler sans jugement. « Il y a là quelque chose de très sensible que je n'ai vu nulle part ailleurs. On peut très facilement entrer dans la critique mutuelle. Cela a notamment à voir avec notre degré de cohérence personnelle », observe le pasteur. Sa posture est claire: « Je ne veux pas qu'un objectif casse les liens communautaires. Il faut rester attentifs non seulement aux buts d'EcoEglise, mais aussi au relationnel. »



PAROISSE DE CORSIER-CORSEAUX (VD)

Depuis sa création en 2023, le groupe EcoEglise de la paroisse de Corsier-Corseaux a organisé diverses activités à l'intérieur de ses murs, mais aussi en pleine nature. Pour les participant·e·s, ces événements sont l'occasion de se découvrir sous un autre jour.

C'est ce qu'a vécu Nadège Schorer lors d'une sortie sur les plantes sauvages. Membre de l'équipe EcoEglise, elle a animé la journée en s'appuyant sur ses propres connaissances: «Après avoir mangé ensemble, nous sommes partis à la découverte d'une quinzaine de plantes près de chez moi, là où je connais le mieux. J'avais aussi préparé des fiches descriptives avec quelques-unes de leurs propriétés.»

En plus d'échanger avec de nouvelles personnes et de mobiliser des compétences différentes, ces rencontres invitent les paroissien·ne·s à sortir de leurs habitudes. En 2023, par exemple, certain·e·s se sont réuni·e·s pour la célébration de *souccot*, ou la fête des cabanes. Cette fête juive marque traditionnellement la récolte automnale et commémore les années passées dans le désert après la sortie d'Égypte. Les cabanes font référence aux abris où vivait le peuple hébreu durant ce temps-là. C'est à leur image que les paroissien·ne·s ont dormi dans des tipis montés par leurs soins, après une veillée autour d'un feu.

Parmi les autres actions du groupe figure la mise à disposition d'une plateforme solidaire en ligne. Le principe est simple: les inscrit·e·s peuvent demander et offrir des services comme la garde d'enfants ou de l'aide pour le ménage. «Mais on voit bien notre tendance à proposer plus qu'à demander», s'amuse Nadège.

Le groupe a également organisé un marché gratuit en sortie de culte. Concrètement, chaque personne pouvait apporter un nombre limité d'objets à donner. «**Cela permet d'être une bénédiction et une ressource pour les autres. Par exemple, un monsieur a amené une perceuse, qui était exactement ce dont une autre personne avait besoin.** D'autres proposaient des chaises de balcon comme neuves», indique Nadège. Après une courte réflexion, elle ajoute: «C'est aussi intéressant de voir notre rapport aux objets, au matériel.»

Il y a peu, le groupe a fait le point. Selon la paroissienne, les retours de la communauté sont encourageants: «Un monsieur est venu nous dire que ce n'est pas sa tasse de thé, mais qu'il trouve cela super», mentionne-t-elle en souriant. Un autre aspect positif est la simplicité des activités proposées: «Les remettre en place demanderait peu d'effort. On pourrait donc facilement en faire des événements périodiques». Nadège signale aussi le défi d'attirer du monde aux événements, «même s'il n'y a pas de problème au fait que les gens intéressés viennent et les autres pas, souligne-t-elle. Il est important que chacun se sente respecté dans ses choix personnels.»

L'une des réflexions du groupe est de soutenir les propositions déjà existantes. **Au lieu de lancer de nouveaux projets indépendants, l'objectif est de s'articuler à ce qui est déjà là.** «Pour les apéros, par exemple, nous pourrions proposer d'apporter des tisanes maison. Nous faisons souvent partie de différents groupes. Nous pouvons utiliser ces doubles casquettes pour insuffler d'autres idées», explique Nadège. Ceci est valable à l'intérieur comme à l'extérieur de l'église: actuellement, l'équipe est en train de tâter le terrain auprès d'un groupe non religieux de Corsier actif dans l'écologie pour d'éventuelles collaborations.



Nadège relève enfin la fluidité des discussions au sein du groupe: «Nous sommes sur la même longueur d'onde, même s'il y a de tous les âges, de 17 à 70 ans environ.» Elle explique: «**Nous avons appris à fonctionner ensemble de manière écologique, en utilisant nos propres ressources de façon à maintenir la durabilité de notre écosystème. Nous avons aussi été assez sages pour ne pas mettre la barre trop haut, et ainsi préserver le plaisir.**»



CULTE LOUANGE À YVERDON (VD)

Proposer, ne pas imposer. C'est l'approche du groupe EcoEglise du Culte louange à Yverdon, qui s'est fixé quatre actions par année.

Jan Schildknecht est membre du groupe depuis son lancement en 2022. Il se souvient de la crainte de départ des dirigeants de l'Église que le projet soit trop lourd, au point de devenir une contrainte. «Mais il s'est vite révélé que ce n'était pas le cas», dit le paroissien.

Peut-être parce que, dès le début, la démarche du groupe s'est voulue délicate: «Nous souhaitons que chacun se sente libre. Nous essayons de montrer l'exemple par des gestes simples comme prendre le vélo, qui nous fait du bien à nous, et à l'environnement. **Nous n'allons pas demander à ceux qui sont venus à vélo de lever la main, cela ne fonctionne pas, au contraire.** Nous ne voulons pas nous fâcher avec les gens, qui sont déjà bien occupés. Si quelqu'un ne veut rien savoir de tout cela, il peut juste ignorer nos activités.»

Ces activités, il y en a en tout cas quatre par année, dont un culte sur la création, un culte en pleine nature et une soirée EcoEglise. Pour l'instant, deux soirées ont eu lieu: la première sur l'éco-diagnostic initial de la communauté, qui depuis a refait le point, et la deuxième sur l'ouvrage «Le monde sans fin» de Jean-Marc Jancovici et de Christophe Blain, qui aborde en images la question du climat et de l'énergie. «Les illustrations sont parlantes, elles permet-

tent de lancer des discussions», rapporte Jan.

Autre initiative: encourager les paroissien-ne-s à rejoindre l'église à pied ou à vélo. «Je dois dire que certains s'y rendaient déjà à vélo, dit Jan. Pour eux, ç'a plutôt été une confirmation.» Le groupe EcoEglise s'attache aussi à transmettre des informations sur des événements extérieurs, comme l'organisation par une Église voisine d'une bourse d'objets à donner ou d'un Repair Café dans le village. «Après le culte, nous avons également des bénévoles qui font la vaisselle pour éviter les couverts et les gobelets jetables, même s'il y a toujours des paquets de biscuits en plastique...», explique Jan.

Pour ce qui est du bâtiment, l'église est classée. Les paroissien-ne-s sensibles à l'écologie ont tout de même agi là où ils le pouvaient, avant même le premier éco-diagnostic, que ce soit en triant les déchets, en installant des panneaux photovoltaïques ou en récupérant l'eau de pluie pour les chasses d'eau. «Dans la Bible, on nous parle de cette responsabilité», dit Jan. «C'est pour cela qu'avant EcoEglise, nous étions déjà actifs. Notre adhésion nous a permis d'affirmer que cela nous était cher et que nous voulions poursuivre dans cette voie-là.»

TEMPLE DE LA MADELEINE (GE)

Au cœur de la Vieille-Ville, le Temple de la Madeleine accueille la Paroisse réformée suisse allemande de Genève. Initié par Anne-Catherine Lehmann, le groupe EcoEglise du lieu porte le projet « îles vertes », un coin de verdure sur les anciens pavés.



Installées sur l'un des flancs du temple, les îles vertes consistent en trois *big bags* où poussent différentes plantes. Dans le premier sac se trouvent un aronia, un arbuste à baies indigène, et des capucines, à la fois décoratives et comestibles. Le deuxième sac abrite des courgettes et du maïs. « Quand les pousses de maïs auront atteint une vingtaine de centimètres, explique Anne-Catherine, elles serviront de tuteurs à de futurs plants de haricots bleus. » D'origine latino-américaine, ceux-ci sont cultivés en Europe depuis le XVI^e siècle et font partie des semences bio de ProSpecieRara. Dans le troisième sac, un amélanchier est entouré de pensées. L'amélanchier est un arbuste indigène peu connu, dont les baies sont appréciées des oiseaux et des abeilles. Anne-Catherine en a d'ailleurs placé un sur son balcon. Elle s'inquiète: « Je vois trop peu d'abeilles. Les fleurs sont là, mais où sont les abeilles ? »

Pour l'hiver, l'idée est de semer des trèfles qui couvriront la terre avant de lui être mélangés. Capable de fixer l'azote et de le restituer au sol, le trèfle servira d'engrais naturel. « Cela permet de redonner à la terre ce qu'on lui a pris », explique Anne-Catherine. Au printemps, le groupe sèmera d'autres plantes qui demandent moins à la terre. « Elle pourra ainsi se régénérer sans engrais chimique. » Si les récoltes sont suffisantes, elles seront dégustées lors d'une fête automnale.

C'est à la suite d'un événement sur l'alimentation durable en 2023 qu'Anne-Catherine a eu l'idée des îles vertes. Elle ne voulait pas se lancer seule, la condition était claire pour elle: « **sans les autres, ce ne serait pas possible** ». Le groupe de plantation, tel qu'il s'est auto-baptisé, a donc été mis sur pied. « J'ai eu de la facilité à trouver des gens enthousiastes. » Seule réticence parmi les paroissien-ne-s âgé-e-s: porter de lourds arrosoirs. Ce sont finalement quatre bénévoles de l'Espace Madeleine, l'espace culturel du temple, qui s'en occupent.





La thématique environnementale est aussi présente pendant les cultes. « **La Création, le soin de la Création, c'est quelque part la base** », soutient Anne-Catherine Lehmann. « Les choses sont là, sous nos yeux et je pense que nous avons une responsabilité. » Pour elle, la prise de conscience est essentielle : « On ne peut pas continuer à vivre dans ce luxe. Sinon, de quoi va-t-on se nourrir ? » En plus des paroissien·ne·s, il s'agit de sensibiliser les citoyen·ne·s lors d'événements culturels publics notamment. Mais l'affaire n'est pas simple : « Comment faire traverser le seuil d'une église à M. et Mme Tout-le-monde ? »

Pour Anne-Catherine Lehmann, le projet se déroule bien. Elle relève tout de même une anicroche : au départ, l'un des sacs contenait des œillets et des jonquilles. Dès leurs premières nuits, les fleurs ont été volées. La paroissienne a alors placé sur chaque sac un panneau explicatif du projet. Depuis, plus de vols.

Pour l'instant, aucun autre projet n'est en vue étant donné le temps et les ressources à disposition. Si les îles vertes perdurent, les sacs devront être remplacés par des contenants plus durables. En effet, les *big bags* ont été choisis dans un premier temps, car ils ne représentaient pas de grande perte en cas d'abandon du projet. L'argent tient aussi une place dans la réflexion. « **Les vols ont refroidi le groupe, car hormis le temps, c'est une question financière aussi. On se retrouve avec des sacs vides.** »

Au niveau relationnel, le projet a été l'occasion d'apprentissages : « On apprend à gérer le fait qu'au sein d'un groupe, nous avons différentes idées. **On apprend à écouter, à faire des concessions.** J'apprends à distinguer ce que je veux de ce qui est réalisable pour tout le monde. Est-ce que je veux absolument avoir raison ? J'apprends sur moi-même », dit Anne-Catherine Lehmann. « Et il n'y a pas que nous, pas que notre ego, ajoute-t-elle en touchant délicatement une pousse de maïs du bout des doigts. Une plante, c'est vivant. Elles font aussi partie du groupe. »



LE JARDIN MÔ-KI-POUSSE (GE)

Inès Calstas est responsable de la pastorale des milieux ouverts à l'Église catholique romaine de Genève. C'est au sein de cette pastorale qu'est né le jardin inclusif Mô-Ki-Pousse. «Un jour, les gens de la rue m'ont dit qu'ils voulaient travailler, faire quelque chose pour que la société change de regard sur eux et cesse de les voir comme des vauriens.»



Un groupe a alors commencé à travailler bénévolement dans un jardin aux côtés de l'EPER. À la fin de la première journée, l'un des hommes lui a dit: «Inès, **on doit mettre des jardins partout parce qu'avant, les problèmes m'écrasaient et maintenant, je les ai dans les mains.**»

Inès Calstas a alors fait la rencontre d'une pasteure engagée dans l'écospiritualité dont le rêve était de créer des jardins comme lieux de rencontre et de spiritualité, au même titre qu'une église. C'est ainsi qu'en 2016, l'équipe a planté le premier arbre, un cerisier, du futur Mô-Ki-Pousse.

Pendant la période du covid, le jardin est resté ouvert. «Tout le monde s'enfermait. Nous, nous avons maintenu l'activité, comme le jardin est un espace extérieur. Cela nous a aidés. **Le fait de planter fait que l'on croit au futur**», explique Inès.

Rapidement, le besoin de trouver un·e coach pour l'équipe de jardinier·ère·s s'est fait sentir. Les recherches ont été laborieuses: «Ce n'est pas une population facile. Ce sont des person-

nes qui sont dans la rue, qui vivent des choses dures, il faut avoir de l'empathie.» Après quelques essais infructueux, l'équipe a rencontré une jardinière de Genève Cultive. «Nous sommes tombés amoureux d'elle et elle de nous. C'était le jour et la nuit», raconte Inès.

Au début, Mô-Ki-Pousse était un simple passage entouré d'herbe. Aujourd'hui, c'est un jardin 100% écologique. «Nous n'utilisons pas de phytosanitaires, indique la responsable. Avant l'arrivée de notre coach, il y a eu une attaque de pucerons. Nous avons commandé des coccinelles qui sont arrivées par la poste. Cela a bien fonctionné: il y avait des coccinelles partout, jusque dans les bureaux!»

L'équipe se réunit une fois par semaine pour travailler ensemble. Les personnes les plus présentes sont les plus anciennes, celles qui sont fières et se sentent responsables du lieu, indique Inès Calstas. Les jardinier·ère·s reçoivent un peu d'argent de la part de l'Église, qui leur sert principalement à payer leurs amendes pour mendicité, tapage, etc., ajoute-t-elle.





Il arrive que le jardin accueille des événements. « Il y a eu une matinée pendant laquelle les enfants ont fabriqué du pain, une journée grillades, l'écriture de souhaits sur des bouts de tissus avant de les accrocher aux branches d'un arbre », énumère Inès Calstas. « Depuis le covid, les personnes âgées du quartier participent moins », constate-t-elle.

Et où partent les récoltes ? « Nous les partageons entre nous, dit la responsable, sauf les cerises, les tomates ou les fraises qui vont directement à la bouche. Et cela reste un lieu de passage. Quand il y a des framboises, les gens les cueillent. »

Sur le plan humain, Inès ne constate que du positif dans le jardin, qui n'est pas qualifié d'inclusif pour rien. Elle n'imagine d'ailleurs plus sa pastorale sans cette activité : « Contrairement à d'autres ateliers, le jardin permet d'inclure des personnes un peu alcoolisées ou sous l'effet d'une substance. L'idée est de recréer du lien, car la rue isole beaucoup. Aujourd'hui, il y a des enfants de la rue qui nous rejoignent. Ils sont super contents et moi aussi. » Elle ajoute : « Pour les problèmes qu'il pourrait y avoir avec cette population, il y en a très peu. » **L'espace permet aussi de valoriser les compétences des jardinier·ère·s : « Je pense à une femme qui sait maintenant qu'elle sait travailler. Elle pensait qu'elle ne savait que mendier. En réalité, sa force de travail est impressionnante. Il suffit de leur donner une autre place et tout change. »**

Le jardin est aussi le théâtre d'anecdotes savoureuses. Inès se remémore une période pendant laquelle l'équipe de jardinier·ère·s exposait des objets décoratifs en céramiques confectionnés par leurs soins. « Certains ont été volés. J'étais très embêtée, jusqu'à ce que je sois surprise par leurs réactions. Au lieu de plaintes, je les entendais se dire : "Ah, on a volé le mien et pas le tien ! C'est que le mien était plus beau ! " », raconte-t-elle en riant.

Il y a également eu un épisode de vandalisme à Mò-Ki-Pousse. Le soir, un groupe de jeunes venait casser les plantes, à la suite de quoi l'un des jardiniers a dit à Inès : « C'est une façon de nous dire qu'on ne doit pas rester. » Celle-ci a alors organisé une réunion avec les jeunes. « Le vandalisme a cessé, se souvient-elle, et l'un d'eux a même fait un stage avec moi. »

Parler est l'un des outils de base pour régler les difficultés qui surgissent dans le jardin. « Il y a aussi des règles, dit Inès. Quand quelqu'un est trop alcoolisé, il ne peut pas venir, par exemple. » Pour elle, Mò-Ki-Pousse fonctionne bien du simple fait de voir les résultats du travail fourni : « Cela encourage à continuer », dit-elle. Les idées ne manquent d'ailleurs pas parmi les jardinier·ère·s : « Il y en a qui veulent planter du maïs, d'autres des pastèques... D'autres veulent faire grimper des rosiers sur une arche au-dessus du chemin. Ils veulent faire des choses incroyables ! »



VILLAGE MOSAÏQUE (VD)

Pasteure au Village Mosaïque, Erika Stalcup exprime le sentiment d'avoir trop peu à dire sur l'engagement vert de sa communauté, faute de disponibilité. En y regardant de plus près pourtant, il apparaît non seulement que certaines actions sont déjà en place, mais aussi que les valeurs écologiques s'intègrent naturellement à la vision de fond de l'Église.



Situé en plein Lausanne, sur la place de la Riponne, le Village Mosaïque est rattaché à l'Église méthodiste unie, essentiellement présente en Suisse alémanique. « Dans les cantons romands, on ne compte que trois églises », indique Erika Stalcup. « Il y a quelques années, notre communauté rassemblait surtout des personnes suisses-allemandes âgées, se souvient la pasteure. Après le covid, seules quelques-unes ont continué à se rendre au culte. »

Le moment était venu d'insuffler un nouvel élan. En 2022, l'équipe pastorale décide de renouveler la communauté et lance un appel auquel répondent de jeunes adultes d'horizons très divers. Depuis, le Village Mosaïque compte une communauté résidentielle de 13 personnes, en plus de celles et ceux qui participent régulièrement aux cultes et aux activités proposées par l'Église. « Surtout aux activités, souligne Erika. J'ai dû lâcher l'idée que le culte était le centre. » D'un atelier ponc-

tuel de fabrication de feta et de yogourt à une chorale multiculturelle et multilingue, en passant par un groupe de soutien pour l'infertilité et la perte de grossesse, l'offre se veut diverse et inclusive.

Pour Erika, EcoEglise fait pleinement partie des valeurs de la paroisse : « **Il nous semble évident de devoir faire tout ce que nous pouvons pour améliorer la relation entre les êtres humains et la création. C'est aussi une question théologique.** » Si la pasteure dit avoir l'impression d'en faire peu, l'écologie est tout de même présente à différents niveaux. Le bâtiment, par exemple, a récemment été rénové et répond désormais aux plus hauts standards verts. « Sauf la chapelle, laissée telle quelle pour des raisons budgétaires, déplore-t-elle. C'est dommage, car c'est là que sont en marche la plupart des radiateurs. » Dans le reste de l'édifice cependant, l'isolation est optimale.

Du côté des résidents, « le troc se fait spontanément via un groupe WhatsApp et nous aimerions développer cela », explique Erika. « Un bon nombre fait déjà attention à ce qu'il mange, ce qu'il achète », poursuit la pasteure. Elle ajoute : « Nos repas sont bio et locaux. Et sains aussi. Beaucoup de personnes ne mangent pas de gluten, par exemple. Je préfère alors faire sans gluten pour tout le monde. » En été, des marches dans la nature sont également organisées pour, entre autres, « renouer avec le monde naturel ».

RÊVES À RÉALISER

Nous attendons les bonnes personnes
pour lancer ces projets.

PEUT-ÊTRE VOUS ?

MosaïKids

Eco-Eglise

Alors, d'où vient ce sentiment de ne pas en faire assez? Déjà, d'une réalité: «Ce n'est pas un manque de volonté, mais de temps. **C'est difficile de trouver une personne disponible pour porter le projet, surtout que pour moi, c'est important que cela vienne de la communauté, je ne veux pas devoir tirer. On peut encourager, mais on ne peut pas forcer**», dit la pasteure. Cette posture reflète l'évolution actuelle du Village Mosaïque vers un nouveau mode de fonctionnement: d'une Église où les pasteur·e·s étaient aux commandes, la communauté tend aujourd'hui vers une organisation horizontale, où chaque membre a son mot à dire. Autant dire vers une organisation fort éloignée des schémas habituels, où chacun·e doit réapprendre à occuper sa place.

L'une des actions qu'imagine Erika Stalcup est la création d'un jardin dans la cour intérieure du bâtiment. «Les résidents, qui sont toujours là, pourraient s'en occuper. Nous pourrions planter quelques légumes.» L'idéal pour elle serait de pouvoir utiliser les récoltes dans des ateliers de cuisine avec des produits frais, de saison, biologiques et locaux. Ces ateliers font partie des «rêves à réaliser» de l'église, affichés dans la chapelle. «**On a plein d'idées**», dit la pasteure. La communauté est un lieu où l'on co-crée, où l'on expérimente ensemble, où l'on essaie de vivre ensemble une vie selon l'exemple du Christ. Au lieu de se retrouver au culte et de repartir, on favorise le faire ensemble. Cela fait partie de notre identité.»

Pour Erika, il est donc nécessaire qu'une personne prenne les rênes du projet. **Elle envisage aussi de demander des conseils spécifiques à EcoEglise pour certaines actions**, comme l'aménagement d'un coin de verdure dans la cour intérieure. Aujourd'hui, un érable du Japon y apporte déjà sa présence discrète et apaisante. Symbole des espoirs de la communauté lors d'une célébration en 2023, il semble attendre patiemment la venue de nouvelles plantes.



MAISON DE LA DIACONIE ET DE LA SOLIDARITÉ (VS)

Premier lieu d'Église valaisan à avoir rejoint EcoEglise, la Maison de la diaconie et de la solidarité abrite différents projets, dont le café Verso l'Alto. Chaleureuse et bienveillante, son équipe concilie depuis le début écologie et réalité de la restauration professionnelle et sociale.

Le café social Verso l'Alto en ville de Sion est un lieu de vie où tout le monde peut s'arrêter prendre un café ou partager un repas, peu importe sa situation. «C'est un espace bienfaisant où l'on recrée du lien», indique la coordinatrice, Joëlle Carron. «Il y a de belles énergies et nous sommes une équipe soudée. Cela nous permet de faire face aux situations difficiles des gens qui viennent ici. On parle de maladies psychiques, de traite d'êtres humains, de sans-abrisme, etc. Ici, on leur redonne vie dans le respect et la sobriété.»

Redonner vie. C'est aussi le destin de nombreux aliments qui se retrouvent dans la cuisine de Verso l'Alto. **Depuis le lancement du projet, l'équipe utilise des invendus dans la préparation des repas, en plus de produits frais achetés et de donations:** «Des gens nous apportent des produits de leur jardin, comme les cerises du dessert de ce midi», explique Sonia Nunes, maîtresse socioprofessionnelle en restauration et responsable des bénévoles.

Les produits achetés sont idéalement locaux et de qualité, «et donc plus chers, précise Joëlle, comme notre fromage de chèvre qui vient d'une chèvrerie engagée du coin.» **Pour décider où acheter, l'équipe tient aussi compte du facteur humain:** «Nous allons bientôt visiter un producteur bio de fruits et légumes. Pour moi, ce n'est pas nécessaire que ce soit 100 % bio, tout le monde n'a pas les moyens de le faire. Certains pratiquent une culture raisonnée et font du super travail. **L'important pour moi est de rencontrer les personnes**», dit Sonia.

Dans le café, le fait maison est privilégié. Il suffit de jeter un œil aux menus de la crêperie pour le croire, dont les supports sont d'anciens vinyles qui ont trouvé une deuxième vie. «C'est la philosophie du lieu», explique Joëlle. À cela s'ajoutent d'autres petits gestes comme l'installation d'un économiseur d'eau ou une place de parking Mobility devant le café, ainsi qu'un parc à vélos. C'est d'ailleurs avec un véhicule Mobility que l'équipe fait les courses une fois par semaine. Il y a le tri des déchets aussi, «même si en fin de service, il ne reste plus grand-chose», dit Sonia. «Avec les invendus, c'est déjà sauvé une fois.»

En adhérant à EcoEglise, le café Verso l'Alto a confirmé son engagement écologique. Pour réaliser l'éco-diagnostic, un groupe de travail réunissant responsables et bénévoles a été créé. «Même si nous faisons déjà beaucoup de choses, cela nous a fait réfléchir à des questions qui ne nous étaient pas venues à



l'esprit», se souvient Joëlle. Aujourd'hui, le groupe est en suspens en raison du départ de l'une de ses membres. «Cela fait partie des défis: quand il y a un changement au sein de l'équipe, comment les nouvelles personnes peuvent-elles se réappropriier le projet?»

Des défis, il y en a d'autres à Verso l'Alto. Sur la soixantaine de bénévoles, la moitié est en situation de fragilité sociale ou psychique, sans compter la grande mixité d'âges et de parcours de vie. «Cela donne un groupe complexe à former», dit Sonia. Le café est également un espace de restauration professionnelle, avec de grands congélateurs énergivores. «Mais pour l'instant, je ne me vois pas aller vers autre chose comme la lactofermentation. Nous n'avons pas la structure nécessaire», ajoute-t-elle. Il y a aussi bien sûr la question du temps, soulevée par Joëlle: «Ce lieu est une ruche. Qui peut prendre du temps dans cette ruche?» Concernant les invendus enfin, des questions se posent du point de vue éthique: «**Qu'est-ce qu'on offre aux pauvres, à nos clients? Est-ce qu'on les nourrit avec les restes de la société?**» demande la coordinatrice.

Pour remettre en route l'éco-diagnostic, l'idée serait de le faire dans un autre lieu de vie de la Maison de la diaconie et de la solidarité: la Maison Cana. Cette grande bâtisse nichée dans un cadre verdoyant accueille des femmes sans logement et une colocation de jeunes chrétien·ne·s concerné·e·s par la transition écologique. «Certaines choses sont déjà en place, comme une voiture collective. Nous avons aussi recréé un étang. C'est un endroit pour expérimenter, où il n'y a pas de télévision, pas de lave-vaisselle», raconte Joëlle. Certain·e·s, comme elle, rêvent de transformer la Maison Cana en un lieu écodidactique. Pour ce faire, «il nous faut des experts dans l'équipe. C'est un autre défi: trouver quelqu'un qui soit capable de valoriser l'espace.» Pour Joëlle, le jeu en vaut la chandelle: «Il y a une telle diversité de faune et de flore. Mettez-y quelqu'un de passionné et il rendra cela passionnant.»



PAROISSE DE SAINT PREX-LUSSY-VUFFLENS (VD)

La journée annuelle d'EcoEglise aura lieu cet été à la paroisse réformée de St Prex-Lussy-Vufflens. Ce choix dérange l'une des membres du groupe EcoEglise du lieu, qui explique pourquoi. Pour elle et le reste de l'équipe, c'est l'occasion de revenir sur leurs motivations et les difficultés rencontrées.

«Je trouve qu'on nous met trop en avant», dit Elizabeth Chollet. C'est ainsi que la première paroissienne du groupe EcoEglise résume sa position actuelle. En plein covid, elle inscrit la paroisse dans le réseau avant d'être rejointe quelques mois plus tard par Eliane Perrottet et Alain Rihs. Pour eux, Elizabeth Chollet était et reste le moteur du groupe. Un moteur «qui cale un peu», selon les mots de l'intéressée. Pour elle, l'heure est à l'action, mais face à la difficulté de mobiliser les paroissien·ne·s, elle exprime sa colère: **«Je sens une indifférence. Tout le monde s'en fiche du climat.»**

C'est le conseil de paroisse, désireux de rejoindre EcoEglise, qui repère Elizabeth Chollet en 2021 en raison de son engagement pour l'initiative sur les multinationales responsables. «Je savais que ça allait être compliqué, mais j'ai accepté», se souvient-elle. Une image semble repasser devant ses yeux alors qu'elle raconte l'origine de son implication: «Au départ, pour moi, tout cela était très loin, dans les pays du Sud. Et quand je suis allée au Canada et que j'ai vu des kilomètres de forêt brûlée...» Touchée, la paroissienne a ensuite réalisé son bilan carbone: «Cela a été un tournant dans ma vie.»

Alain, lui, vise d'abord une prise de conscience: «notre objectif, c'est d'interpeller les gens. **Pour moi, c'est évident que l'Église doit faire quelque chose. Je me demande pourquoi on ne l'a pas fait avant.**» Il évoque un décalage entre les différentes sensibilités écologiques: «il y a un écart entre là où nous en sommes et là où en sont d'autres, à des kilomètres de nous.

C'est comme si nous ne parlions pas la même langue. Même au sein de notre groupe, nous sommes à différents niveaux.» Le paroissien souligne ainsi l'importance d'aller rencontrer les personnes là où elles se trouvent, et d'accepter l'impossibilité de mesurer l'effet que les actions du groupe EcoEglise ont sur elles.

Ces actions, il y en a eu beaucoup depuis 2021. Elles ont valu à la paroisse de figurer parmi les plus actives du réseau, avec notamment une fresque du climat, un culte avec Marie Céneç (pasteure et théologienne, coordinatrice de la transition écologique et sociale pour les réformés vaudois), une animation sur l'énergie ou encore plusieurs éco-cafés et pique-niques qui ont donné lieu à de beaux moments partagés en communauté. Au sein de l'équipe pourtant, la sensation qui domine est une difficulté à décoller: «Quand on se greffe à un culte ou à la vie paroissiale, les gens sont là, mais autrement...» déplore Elizabeth. «On est une bulle insérée dans l'église, dit Eliane, ça ne prend pas comme on l'espérait. Pour la fresque du climat, nous n'étions que six. Pour les éco-cafés aussi, nous avons tout essayé, matin, midi et soir. Nous en avons déplacé un à Morges pour que ce soit plus accessible. Je pense que c'est un problème de temps. C'est dur de faire sortir les gens.»

Optimiste, Eliane dit tout de même observer une évolution positive dans les cultes et parmi les pasteur·e·s au niveau de l'enseignement. Les retours, selon elle, sont rares, «même si **je suis sûre qu'il y a plus d'impact qu'on ne le**

pense. Je sais qu'il y a des personnes qui trouvent que ce que nous faisons est bien.» Elizabeth rebondit en se remémorant un commentaire reçu une fois: «**Quelqu'un m'a dit que je l'avais fait réfléchir. Cela m'a fait très plaisir.**»

Pour Eliane, il s'agit aujourd'hui de faire le point et de se relier à leurs motivations: «**Je crois que les questions à nous poser sont: quels sont nos points forts? Qu'est-ce qui marche? Qu'est-ce qui nous porte?**» Pour elle, les raisons de sa présence sont claires: « J'aime la beauté de cette terre. Quand on prie, on chante pour la nature. En tant que personnes, nous avons progressé tous les trois, dans notre amitié, nos connaissances. Nous avons vibré ensemble. Moi, c'est ce qui me motive.» En souriant, elle ajoute: «Ce serait bien que la mayonnaise prenne un peu plus.

S'il y avait plus de monde, ça nous donnerait du courage. Même par de petits gestes... il faut que nous prenions nos responsabilités.»



PAROISSE SAINT-PIERRE (VD)

Mobilité, célébrations, jardin participatif, collaboration avec des groupes locaux... Les idées du groupe EcoEglise de l'église Saint-Pierre à Yverdon-les-Bains couvrent une large palette de domaines. La plupart fonctionne bien, d'autres moins. Deux membres racontent.

Formé en janvier 2022, le groupe EcoEglise de l'Église catholique Saint-Pierre rassemble aujourd'hui cinq paroissien·ne·s. Parmi eux, Fabienne Martin Joris s'occupe principalement des célébrations et des enseignements. Pour elle, il s'agit de «louer Dieu pour sa création.» Elle se souvient de la présentation du projet EcoEglise par un prêtre au sein de la paroisse en 2021: «J'ai été très touchée. J'ai tout de suite su que je voulais participer. J'en ai parlé à l'abbé. C'est lui qui a ensuite contacté différentes personnes de l'Église pour leur demander si elles étaient intéressées.»

Depuis, le groupe se réunit régulièrement. **Un temps de recueillement marque le début de**

chaque rencontre, «pour la placer plus haut, parce qu'on veut le faire pour Dieu», explique Fabienne. Angela Santini Beun, elle aussi membre de l'équipe, décrit celle-ci comme étant «très motivée, aux compétences diverses qui se complètent.»

Angela a été le moteur d'un événement qui a laissé un souvenir particulièrement positif, la gratiféria. Pour les participant·e·s, il s'agit d'apporter des objets à donner gratuitement avant de pouvoir se servir librement sans contrepartie nécessaire. «À la fin, chacune reprend ce qui n'est pas parti, explique la paroissienne. **Ce que j'aime, ce sont les rencontres. Il n'y a pas de prix pécuniaires,**

mais il y a des sourires.»

Le groupe souhaite proposer une nouvelle gratiféria. Il attend toutefois la fin des travaux en cours autour de l'église. En effet, les bâtiments adjacents ont été détruits et sont aujourd'hui en reconstruction. Les plans des nouveaux bâtiments sont passés entre les mains du groupe et le bilan écologique semble bon: il inclut notamment des panneaux solaires et plus de places pour garer les vélos. **«À l'issue des travaux, l'idée est aussi de créer un jardin participatif. Là, l'une des membres du groupe, spécialiste du sol, aura beaucoup à apporter»**, explique Angela.



Lors d'une autre action, Angela avait proposé aux paroissien-ne-s de se rendre à l'église autrement qu'en voiture ou en covoiturant. **«Venir autrement a fonctionné, les gens sont venus à pied ou à vélo. Mais covoiturer, non»**, se rappelle-t-elle. Elle mentionne également l'utilisation de produits de nettoyage écoresponsables pour l'église et la cure. **«Ces produits ont été testés par le concierge et la femme de ménage, qui était contente de disposer de produits respectueux de la peau»**, indique Angela.

Pour le mois de la création de 2024, le groupe EcoEglise avait pensé à la pièce de théâtre engagée **«Au commencement... le vert était dans la pomme»**. La compagnie n'étant pas disponible cette année, l'équipe envisage une autre option: l'exposition **«Quand la création**

nous parle...» d'A Rocha sur les enseignements de la nature et les valeurs universelles de la Bible. Comme l'explique Fabienne, l'idée serait de collaborer avec d'autres églises, réformées et évangéliques, de la région pour en faire un événement œcuménique.

Côté apéros et autres repas partagés, le groupe encourage l'achat de produits bio, locaux et de saison. Cela a été le cas de la soupe servie pendant le carême ces deux dernières années, se rappelle Fabienne. Elle regrette toutefois l'usage de vaisselle jetable durant les apéros et aimerait introduire, pour le moins, des verres réutilisables.

La paroissienne a d'autres souhaits: **«Dans ma commune, il y a des ateliers sur l'écologie pour apprendre à fabriquer du savon, par exemple. J'aimerais relayer ces activités auprès de l'église. Au fond, j'ai envie de créer des liens avec ma commune et avec les autres églises, mais je ne sais pas comment m'y prendre.»** Pour Angela, la journée annuelle d'EcoEglise fait justement partie des occasions de tisser des liens: **«J'ai beaucoup apprécié les échanges d'idées, de connaissances. Cela m'a permis de voir comment font les autres.»**

Dans la paroisse, les retours sont positifs selon Fabienne: **«Il y a quelques éco-sceptiques, mais il n'y a pas de conflits.»** Pour elle, mieux vaut faire peu que ne rien faire: **«Plutôt que de sombrer dans le pessimisme, je vois les petites choses que je peux faire par respect pour Dieu, pour sa création que j'aime tant.»** Elle souligne cependant la nécessité de respecter le rythme de chacun-e: **«Nous avons des célébrations sur le sujet deux à trois fois par an, de manière à ne pas embêter les gens, à ne pas faire de pression.»** De son côté, Angela se dit heureuse de l'entrée de la question écologique dans l'église: **«La façon d'échanger dans la paroisse est respectueuse. Ça, c'est précieux, je trouve.»**

PAROISSE DES ORMONTS-LEYSIN (VD)

L'engagement écologique de la paroisse réformée des Ormont-Leysin se traduit par des actions internes, mais aussi par une coopération avec une association de la commune: Leysin en Transition.

C'est en 2022 que la paroisse fonde son groupe EcoEglise. Celui-ci s'inscrit alors dans une mouvance écologique déjà présente dans la commune de Leysin, notamment grâce à «Leysin en Transition». L'association propose diverses activités pour le climat auxquelles la paroisse collabore activement.

L'une de ces activités est le Repair Café. Lors de l'événement, chacun·e peut apporter des objets à réparer et apprendre comment leur redonner une nouvelle vie grâce à des bénévoles. Selon Anne-Lyne Stuber, membre de l'équipe EcoEglise, «les Repair Cafés marchent très bien au niveau de la commune. Parmi les jeunes aussi, que je vois s'impliquer.» Pour la paroissienne, la collaboration avec «Leysin en Transition» est fructueuse: ce ne sont pas des personnes engagées dans l'Église, peut-être même le contraire, mais nous nous retrouvons sur des aspects pratiques. Nous leur prêtons nos locaux quand ils ont des réunions. De notre côté, nous reprenons leurs informations pour les transmettre dans l'Église. Des informations de sensibilisation sur l'installation de canons à neige dans la région, par exemple.»

Dans la paroisse, d'autres actions ont vu le jour: élimination de la vaisselle jetable lors des apéritifs, cultes sur le thème de la création, conférences du pasteur engagé Virgile Rochat... Au niveau du bâtiment, «nous sommes très limités, car il s'agit d'un monument historique», regrette Anne-Lyne. «Nous avons tout de même planté des petits fruits sur le terrain alentour, mais il faut s'en occuper!» remarque-t-elle. «Sur la façade de la

maison de paroisse, nous avons également installé des nichoirs pour les martinets», poursuit-elle.

Pour Anne-Lyne, **le changement doit avant tout être un changement de cœur.** C'est pourquoi son engagement est avant tout écospirituel: «Changer de cœur, il n'y a que Dieu qui peut le faire.» La paroissienne est aussi pragmatique: «Je ne peux pas m'occuper de tout. **Chacun a sa spécificité dans l'Église, des envies, des appels différents. Pour moi, c'est être en lien avec la Création.** Tous les deux mois, elle propose un thème relatif à l'écospiritualité au sein d'un groupe de partage chez elle. Elle aimerait aussi approfondir l'aspect écospirituel des marches méditatives organisées par l'Église.

Le but du groupe EcoEglise, pour Anne-Lyne, est de «sensibiliser, être des leaders, prendre les gens avec. Surtout, ne pas culpabiliser. On peut proposer, mais pas plus. **Il faut aussi bien se dire qu'on ne va pas sauver la planète, mais qu'on a une responsabilité.**» Il y a trois types de réactions dans la paroisse, selon elle: «Un tiers n'est pas touché à première vue, un tiers est acquis à la cause, c'est-à-dire conscient que l'Église a un rôle à jouer là-dedans, et un tiers veut aller de l'avant et propose du concret.»

Selon Anne-Lyne, il reste une grande marge de progression. «Je saute au plafond quand je vois des fleurs dans la poubelle alors qu'il y a un compost un peu plus loin. Il y a encore du job. Pour ma part, j'observe et je me demande sur quoi axer nos efforts.» Pour elle, le principal défi est toujours le même: «faire germer un peu plus loin cette conscience-là».

PAROISSE DE MOUTIER (BE)

Construite en béton pour accueillir 800 fidèles, la paroisse catholique romaine de Moutier est un vaste bâtiment difficile à chauffer. Heureusement, un jardin vient adoucir la froideur des murs. Sacristain-concierger du lieu, Jean-Marie Frésard raconte les gestes verts mis en place à l'intérieur comme à l'extérieur.

«Quand dehors, la température descend en dessous de 0, les gens gardent leurs vestes, ils ont l'habitude», plaisante Jean-Marie. En hiver, explique le sacristain, l'église peine à faire des économies d'énergie, d'autant plus que la température intérieure doit rester stable pour le bon maintien de l'orgue: au lieu d'éteindre le chauffage la semaine et de le réenclencher le week-end, il doit rester allumé toute la semaine.

Pour l'instant, le chauffage fonctionne au mazout, «mais cela va bientôt être interdit», indique Jean-Marie. Pour préparer la suite, l'un des membres du groupe EcoEglise, employé dans une entreprise de conseil en isolation thermique, a été mandaté pour proposer un nouveau système de chauffage. Il étudiera ensuite la possibilité d'installer des panneaux solaires sur l'église. Aujourd'hui, quatre panneaux sont déjà posés sur le toit de la Maison des œuvres, le lieu de rencontre des mouvements de la paroisse.

Comme nombre de lieux de culte, l'église et la cure de Moutier sont des bâtiments classés.

Impossible donc de tout révolutionner, ce qui n'empêche pas de penser à des gestes, plus ou moins grands. L'isolation de la cure, par exemple, a été complètement refaite il y a peu. Et dans la chapelle de l'église, le plafond est parsemé d'ampoules LED. «Avant, je devais monter sur une échelle pour changer une ampoule à 10 m. de haut. Maintenant, j'ai le temps d'arriver à la retraite avant qu'il faille en changer», sourit le sacristain. Autre initiative: l'Église a récemment supprimé la vaisselle jetable, en plus d'acheter un lave-vaisselle. «Bien sûr, tout le monde n'est pas content, mais ça devient la norme un peu partout», constate Jean-Marie. «Et pour les apéros, nous achetons des produits à des personnes de Moutier», poursuit-il.

Aujourd'hui arrêté en raison d'un problème de santé, le sacristain avait l'habitude de s'occuper du jardin, aidé par d'autres mains. Chaque année, il taille les haies et entretient les zones d'herbe et de gravier de façon écologique. «Évidemment, sans produits chimiques, le résultat est loin d'une pelouse de golf!» s'amuse-



t-il. « Je le fais par conviction, mais aussi parce que, pour l'herbe par exemple, les désherbants sélectifs ne marchent pas, la mousse devient juste noire. »

Dans le jardin, framboisiers, fraises des bois et autres plantes sauvages poussent tranquillement. « Ici, nous avons laissé un tas de branches. Il y a un hérisson qui doit s'y promener », dit Jean-Marie. Pendant le covid, il a aussi fabriqué trois hôtels à insectes avec ce qu'il avait sous la main: tronc de sapin de Noël, bambou d'un manche à balai, etc.

Le sacristain s'est aussi essayé à la permaculture sur un bout de terrain, où il a formé une butte avant d'y planter courgettes et pommes de terre. « On arrache à la main ce que l'on peut de mauvaises herbes avant de mettre de la paille. Puis, plus besoin d'arroser, c'est impressionnant. »



À l'avenir, Jean-Marie souhaiterait créer un potager où tout le monde puisse s'impliquer. Pour lui, la difficulté principale réside dans le changement du mode de vie. « Parmi les paroissiens, il y a beaucoup de personnes âgées pas vraiment axées sur l'écologie. C'est dur de faire changer les habitudes. »



C'est dans le conseil de paroisse qu'est né le groupe EcoEglise en automne 2023. Selon le sacristain, **l'éco-diagnostic a permis de mettre le doigt sur des questions que l'Église ne se posait pas.** EcoEglise leur a aussi donné des idées: « au niveau des célébrations ou des produits de nettoyage, par exemple, nous pouvons nous améliorer. » L'écologie était toutefois à l'ordre du jour avant leur adhésion puisque le groupe avait déjà signé la Charte des jardins, un document qui propose dix bonnes pratiques pour favoriser la nature dans un jardin.

L'amour de la nature est aussi présent de façons moins attendues parfois. « Pendant les cultes, il arrive qu'un prêtre passionné d'orchidées sauvages nous montre quelques photos », raconte Jean-Marie. De son côté, il se souvient avoir cueilli des centaurées derrière l'église avant de les replanter ailleurs sur le terrain. « Elles se ressèment toutes seules, observe-t-il. Comme on a beaucoup de terrain... je fais des essais, je m'amuse! »





EcoEglise est un réseau œcuménique suisse romand pour toutes les communautés chrétiennes, paroisses et lieux d'églises qui souhaitent s'engager ensemble pour **prendre soin de la création**. Les **témoignages** de ce livret donnent un aperçu du quotidien des communautés : leur créativité, leurs difficultés, leurs joies. Comment encourager les **membres de sa communauté** ? Comment passer **des convictions à l'action** ? Que faire quand les forces diminuent ? Avec ces questions, et bien d'autres, ces récits nourriront l'engagement des lectrices et des lecteurs.



EcoEglise

S'engager pour la création

<https://ecoeglise.ch/>